

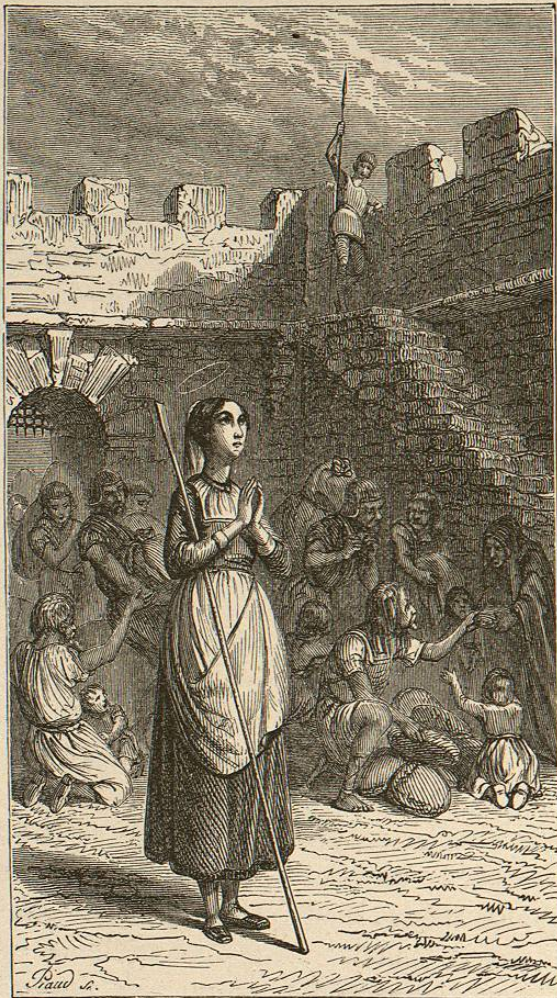
Grande-Bretagne, premier foyer de l'hérésie. En route, ils passèrent près de Paris, au village de Nanterre. A leurs genoux se jeta une angélique petite fille de sept ans, qui voulait être fiancée à Jésus-Christ. Frappés de l'étincelle de charité qui déjà brillait dans l'œil de Geneviève, les évêques reçurent ses vœux, et confièrent à son amour une image

du Sauveur. Pendant que les hommes d'esprit se disputent la ruche de vérité, c'est cette vierge qui, amassant le miel des bonnes œuvres, va, sans le savoir, trancher le différend. Sa jeunesse est dévouée aux plus humbles devoirs de la piété filiale; il n'en reste d'autre trace qu'un puits vénéré, où se renouvela pour sa mère aveugle le miracle de Tobie. Orpheline à quinze ans, elle vint à Paris, adopta les pauvres pour ses enfants, pour sœurs quelques vierges consacrées au Seigneur, ne vécut que de pain et de légumes secs, se fit pilote pendant la famine pour amener des bateaux de blé, nourrit la ville entière

de ses pieuses largesses, et réalisa toutes les merveilles d'une ingénieuse charité.

XXXVIII. Bientôt un affreux orage vint mettre en évidence la vertu de Geneviève, et balayer les systèmes bâtis sur le sable. Attila, le fléau de Dieu, la terreur des empereurs, a passé le Rhin à la tête des Huns, les plus laids, les plus cruels, les plus sauvages des barbares. Trèves, Metz, Troyes, ne sont plus qu'un monceau de ruines, et à ce bruit toute la Gaule sèche d'épouvante. Fous de peur, les Parisiens entassent leurs

effets sur des chariots et veulent fuir. Geneviève seule les rassure et leur promet que Dieu les épargnera. Mais l'ennemi approche; il est aux portes; des cris s'élèvent contre la sainte: Elle trahit! le peuple périt par sa faute! Qu'elle meure, l'hypocrite, la magicienne, la perfide! Les uns veulent la brûler, les autres la jeter à la Seine. Pendant



Sainte Geneviève. (P. 24.)

ces rumeurs, le danger s'éloigne. Attila s'est dirigé sur Troyes; là saint Loup est venu au-devant de lui, et, pris d'amitié pour ce beau vieillard, le féroce conquérant a épargné sa ville. Maintenant c'est à Orléans de trembler; les environs sont comme inondés de ces Huns, qui mangent et dorment sur leurs chevaux, toujours prêts au festin ou au carnage. Ici encore l'évêque raffermi les courages: debout sur les remparts, saint Aignan soutient les assiégés, et leur annonce une prochaine délivrance. En effet, après de longs jours d'anxiété, un nuage de poussière leur signale l'approche d'une armée amie;

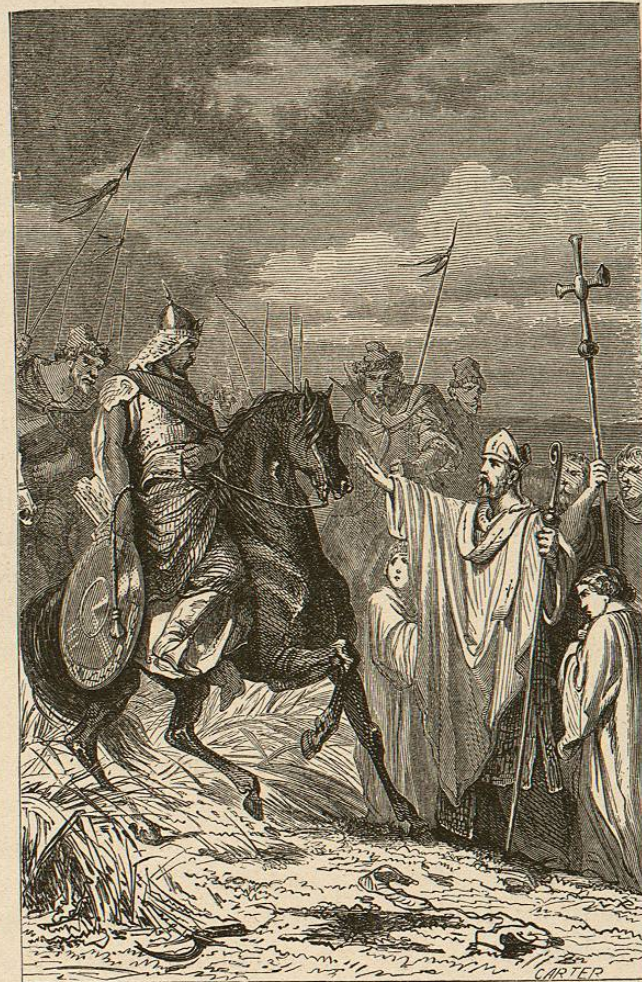
tout ce qui restait de guerriers romains ou barbares s'était réuni pour sauver la Gaule. Attila abandonne malgré lui le siège d'Orléans, et recule pour concentrer ses hordes qui pillaient à cinquante lieues à la ronde. Les deux armées se heurtent dans les plaines de Châlons-sur-Marne (451), choc mémorable et dernier triomphe des aigles romaines. Après une lutte acharnée, que la nuit termina, Attila fut forcé de quitter le champ de bataille; les vainqueurs, affaiblis, n'osèrent le poursuivre, et il se retira lentement, dé-

chargeant sa rage sur tout ce qu'il rencontrait, et n'épargnant ni l'évêque de Mayence, ni les pieuses vierges de Cologne.

XXXIX. Pélagiens et semi-pélagiens disparurent dans cette tourmente, avec les derniers vestiges de l'administration romaine, et la Gaule appartenait de plus en plus aux barbares. Au premier rang des vainqueurs de Châlons avaient combattu quelques milliers de Francs, couverts de peaux de bêtes, et leur framée ou hache d'armes avait fait de larges trouées parmi les Huns. Leur chef Mérovée se distinguait de tous par sa longue et luisante chevelure, privilège de sa famille. C'étaient les fils de ces indomptables guerriers que Constantin se vantait d'avoir soumis, et qui depuis étaient les fidèles alliés de l'empire. Cantonnés d'abord aux bouches du Rhin, ils s'étaient avancés peu à peu jusqu'à la Somme, dans ces plaines de

Belgique désertes par les incursions des Germains. Fils de Mérovée, leur roi Childéric rechercha aussi l'amitié des Romains. L'Italie étant aux mains des Huns et des Vandales, il alla solliciter jusqu'à Constantinople le manteau de pourpre et le titre de maître de la milice impériale. Avec ce nom respecté, il occupa militairement et gouverna en souverain tout le nord de la Gaule. Mais bientôt ses mœurs débauchées le firent détester des Francs eux-mêmes, qui le chassèrent honteusement, et mirent à sa place le Gaulois Egidius. Ce chef

à mœurs romaines, qui les voulut charger d'impôts, leur déplut à son tour. En même temps, Childéric, réfugié en Thuringe, enlevait le tribut envoyé à Constantinople, l'offrait en son nom comme prix de la faveur impériale, et, sur l'appel de ses amis, reparaisait en Gaule. Abandonné de tous, Egidius ne put lui résister. L'incorrigible Franc



Saint Loup arrête Attila. (P. 24.)

ramenait avec lui une femme enlevée à son hôte, le roi de Thuringe, et ce fut de cette union que naquit le célèbre Clovis. A sa mort, Childéric fut enseveli près de Tournai, avec son cheval de bataille, sa hache d'armes, son manteau semé d'abeilles d'or et tout un trésor de monnaies des empereurs d'Orient.

XL. Pendant qu'au nord les Francs cherchaient, comme les Bourguignons, à régner sous le nom des Romains, au midi, les Goths, revenus d'Espagne, prétendaient rétablir l'empire pour leur propre comp-

te, s'emparaient des meilleures terres, pillaient les villes, faisaient de Toulouse le dépôt de leurs trésors, et de là assiégeaient Arles, Narbonne, Bourges et Clermont. Un instant l'Auvergne parut capable de leur résister. A l'abri de ses montagnes, quelques grandes familles menaient encore une vie pure et active, et, chose rare, conservaient au faite des honneurs une noble grandeur d'âme. C'étaient les Avites, les Ferréol, les Apollinaire, les Syagre, unis entre eux par des mariages, et, de père en fils, préfets de Gaule, consuls,

généraux. Tandis qu'un Ferréol arrête les Goths devant les murs d'Arles, qu'un Avite fait contre eux la guerre des partisans dans les montagnes, qu'un Syagre relève le drapeau romain jusqu'aux bords de la Seine, Sidoine Apollinaire, leur parent et leur ami, quitte la préfecture de Rome pour l'évêché de Clermont. Suivant l'usage, il devient en même temps défenseur de la ville, vaste et périlleuse magistrature inventée en ces jours de trouble contre les traîtres, les voleurs et les barbares. A la faveur de la guerre, les criminels disparaissaient et restaient impunis. Les villes étaient sans communications, les routes infestées de brigands. Enlevée par eux, une malheureuse dame avait été vendue secrètement à Clermont. Après de longues recherches, ses parents découvrirent qu'elle était morte, et que ses ravisseurs s'étaient réfugiés à Troyes. C'est l'évêque Sidoine qui écrit à saint Loup pour obtenir justice et indemnité. D'un autre côté, les Bretons s'étaient soulevés, et du fond de l'Armorique, que les Romains n'avaient jamais bien soumise, venaient vendanger les vignes, brûler les maisons et enlever les paysans. C'est encore Sidoine qui implore la pitié de leur chef pour un pauvre laboureur à qui ses soldats ont tout pris.

XLI. Cependant, autour de lui, l'Aquitaine et la Provence sont la proie des Goths. L'hérésie charme par ses complaisances et par ses flatteries ces nouveaux fondateurs d'empire. Ariens furieux, leur roi Eric persécute les chrétiens : huit évêques sont mis à mort, et restent sans successeurs; les portes et les toits des églises sont enfoncés, et les bêtes vont brouter l'herbe au pied des autels. L'Auvergne, menacée, envoie un ambassadeur à Toulouse. Mais ne va-t-il pas, comme tant d'autres, trahir son pays et le vendre à l'ennemi? Bientôt, en effet, les Goths viennent de toutes parts heurter les murs de Clermont. Sidoine soutient les courages, dirige la défense, fait manger jusqu'à l'herbe des remparts; et, quand après un long siège il faut se rendre, il demande à l'évêque de Marseille une rançon pour les captifs, un toit et du pain pour les bannis.

Il alla le premier pleurer dans l'exil la ruine de sa patrie, et ne revint que pour finir ses jours dans les humbles travaux du saint ministère. « Tu me demandes des vers, répondait-il à un ami, et comment en faire au milieu de soldats ivres, insatiables, à la chevelure graissée de beurre rance, qui nous assourdissent de leurs chants germaniques? les vers de six pieds ont fui devant ces barbares de sept pieds. » Triste et dernier jeu de mots de la poésie latine expirante.

XLII. Ainsi, à la fin, les fils d'Arioviste l'emportaient sur les successeurs de César. De plus en plus incapable d'être libre, la Gaule, après avoir appartenu au plus puissant empire de l'antiquité, retombait, corrompue, asservie, misérable, sous le joug des Germains. Le paganisme avait porté ses fruits, épuisé ses ressources. Allaient-ils régénérer le monde romain, ces féroces conquérants, traînant à leur suite de longues files de captives, buvant le vin dans les crânes de leurs ennemis, et immolant des victimes humaines à leurs divinités sauvages? Vers la même époque, ils envahissaient, à l'autre extrémité de leurs déserts, un second empire, qui n'était ni moins vaste, ni moins riche, ni moins éclairé, la Chine, merveilleuse nation, possédant déjà tous les secrets de la science, et qui reste encore debout, dans son éternelle décrépitude, pour nous montrer le chef-d'œuvre de la sagesse humaine rajeuni par des barbares. De même en Occident, sans l'Église, qui allait faire leur éducation, ils n'auraient perpétué que les vices, les orgies, la servilité, la tyrannie du Bas-Empire.

XLIII. Heureusement, sur la brèche des villes assiégées, restaient debout de courageux chrétiens, d'intrépides évêques, séparés les uns des autres, espérant peu dans l'avenir, tentés de croire à la fin du monde, et pourtant ayant assez de grandeur d'âme pour remplir leur devoir jusqu'au bout, assez de majesté pour désarmer et dompter les envahissements, assez de puissance pour léguer aux générations futures une force, une chasteté, une richesse, une égalité, une liberté, plus grandes qu'il n'en fut jamais. Tandis qu'amphithéâtres

et thermes tombaient en poussière, ils firent respecter leur maison de prière, de travail, d'hospitalité, et, sous le manteau sacré de la charité, ils déroberent à des bras destructeurs les dépouilles les plus précieuses : dans leurs sanctuaires, les vases ciselés, les statues, les tableaux et les lois antiques de l'architecture; dans leurs chants sacrés, les riches traditions de la musique grecque; dans leurs hôpitaux, la pratique de la médecine; dans

leurs cloîtres, les plus beaux monuments de la science, de l'histoire et de la poésie; dans leurs lois canoniques, les principes du droit et de la justice; dans leurs élections et dans leurs conciles, le type des constitutions libres.

A l'insu des barbares, qui exécutaient en aveugles les décrets de la colère divine, et qui s'acharnaient sur les ruines de l'empire, l'Église leur en conservait tout ce qu'il y avait de glorieux, de noble et de digne.



Haches, fers de lance, bracelets, etc., de l'époque celtique.